



HAL
open science

De l'enfermement à la liberté : le pouvoir des femmes dans les nouvelles d'Alonso de Castillo Solórzano

Christelle Grouzis Demory

► **To cite this version:**

Christelle Grouzis Demory. De l'enfermement à la liberté : le pouvoir des femmes dans les nouvelles d'Alonso de Castillo Solórzano : Communication Colloque "Rapports hommes/femmes dans l'Europe moderne: Figures et paradoxes de l'enfermement". Colloque "Rapports hommes/femmes dans l'Europe moderne: Figures et paradoxes de l'enfermement", Université Montpellier III, Nov 2012, Montpellier, France. hal-03074914v2

HAL Id: hal-03074914

<https://shs.hal.science/hal-03074914v2>

Submitted on 29 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'enfermement à la liberté :

le pouvoir des femmes dans les nouvelles d'Alonso de Castillo Solórzano

Nous nous proposons d'analyser dans cette étude la notion d'enfermement à travers le prisme des représentations féminines dans un *corpus* de nouvelles écrites par Alonso de Castillo Solórzano (1584-1648).

Publiés entre 1625 et 1649, les récits de ce nouvelliste espagnol le plus prolifique sous le règne de Philippe IV développent à l'envi le thème des relations entre les sexes, en faisant la part belle aux héroïnes dont le comportement s'écarte des modèles diffusés en Espagne à l'époque moderne, sur lesquels nous reviendrons succinctement dans un premier temps.

On s'interrogera, dans un deuxième temps, sur les procédés mis en œuvre dans l'espace de la fiction visant à libérer les femmes de l'enfermement social et domestique dans lequel elles sont traditionnellement maintenues. Les images de l'érudite, de l'intellectuelle et de la femme de pouvoir permettront ainsi de mettre en évidence la manière dont les femmes de la fiction parviennent à se soustraire aux rôles auxquels elles sont confinées dans la réalité.

Enfin, l'analyse des discours féminins révélera la volonté des héroïnes de s'affranchir des règles sociales et morales liées à leur condition de femme.

1. L'idéal féminin en Espagne au Siècle d'Or

Les modèles de comportement féminin diffusés en Espagne au Siècle d'Or sont indissociables de l'idéologie masculine dominante et de l'œuvre des humanistes et des moralistes dont les écrits se sont attachés à défendre l'idéal féminin de la *mujer recatada*, *virtuosa* et *obediente*. Cet idéal repose fondamentalement sur la subordination des femmes aux hommes.

La jeune fille doit, par exemple, se conformer à la volonté de son père et se soumettre à son autorité, tout particulièrement en matière de mariage. Juan Luis Vives considère ainsi que la *doncella* a pour devoir de s'en remettre à lui pour choisir son futur époux car « *sabe*

*más en las cosas del mundo*¹ ». Juan de la Cerda affirme lui aussi : « [...] *que no incumbe a la doncella sino a sus padres, tratar de lo tocante a su estado y casamiento*². »

Les femmes ne pouvaient exister en tant qu'individus à part entière dans la société patriarcale espagnole du Siècle d'Or qui leur refusait tout libre arbitre, réprimait leurs désirs et s'employait à les isoler.

Comme le souligne avec justesse Francisco Vázquez García : « [...] *El status de la mujer durante los siglos XVI y XVII radicaba en un No-Ser cimentado por ese círculo de invisibilidad construido en torno a su cuerpo y voluntad, círculo que imposibilita toda interacción de la mujer con el mundo en el que teóricamente estaba inserta*³. »

Les jeunes filles qui ne suivaient pas les modèles de comportement en vigueur menaçaient l'équilibre familial et social et mettaient ainsi en péril l'ordre établi. C'est la raison pour laquelle il était nécessaire pour les moralistes comme pour les théologiens d'exercer un contrôle assidu sur elles.

Une fois mariée à l'homme que leur famille leur avait choisi, les jeunes filles passaient de l'assujettissement du père à celui de l'époux. Elles devaient adhérer au schéma familial et social qui leur était imposé et dans lequel elles ne jouaient qu'un rôle passif en menant une existence retirée. Le seul espace qui leur était imparti était la sphère privée de la maison. Elles ne pouvaient par conséquent investir la sphère publique ni s'épanouir en dehors du foyer. Dans son ouvrage intitulé *Ni espada rota, ni mujer que trota*, Mary Elizabeth Perry rappelle à ce sujet que : « *La literatura de preceptos alababa la reclusión como el estado natural para las mujeres*⁴. »

En outre, les moralistes se montrèrent peu favorables à leur instruction. D'une part, parce que la formation intellectuelle était, pour bon nombre d'entre eux, l'affaire des hommes. Gaspar Astete fait remarquer que : « [...] *la mujer no ha de ganar de comer por el escribir ni contar, ni se ha de valer de la pluma como el hombre : antes así como es gloria para el hombre la pluma y la espada en la cinta así es gloria para la mujer el uso en la mano y la rueca en la cinta y el ojo en la almohadilla* [...] »⁵. Le domaine des Lettres était de la sorte un

¹ Juan Luis Vives, *Instrucción de la mujer cristiana*, Madrid, Signo, 1936, p. 85.

² Juan de La Cerda, « Tratado Primero. Capítulo 2. De cómo se han de criar las doncellas y de la excelencia de la virginidad », *Libro intitulado vida política de todos los estados de mujeres*, Alcalá de Henares, Juan Gracián, 1599, fol. 23v.

³ Francisco Vázquez García, *Sexo y razón : una genealogía de la moral sexual en España (Siglos XVI-XX)*, Torrejón de Ardoz (Madrid), Akal, 1997, p. 362.

⁴ Mary Elizabeth Perry, *Ni espada rota ni mujer que trota : mujer y desorden social en la Sevilla del siglo de oro*, Fortuny Minguella, Margarida (trad.), Barcelona, Crítica, 1993, p. 75.

⁵ Gaspar Astete, *Tratado del gobierno de la familia y estado de las viudas y doncellas*, Burgos, Juan Baptista Varesio, 1603, p. 150.

champ exclusivement réservé à la gent masculine. D'autre part, parce qu'en raison de leur vulnérabilité, les femmes étaient susceptibles d'employer leurs connaissances au service de conduites peu édifiantes, voire condamnables. Si Juan de la Cerda approuve l'enseignement de la lecture à la jeune fille afin de faciliter son accès aux textes religieux, il émet une critique contre son initiation à l'écriture en raison de l'usage qu'elle pourrait en faire :

« [...] aunque es bien que aprenda a leer para que reze y lea buenos y devotos libros mas el escribir ni es necesario ni lo querría ver en las mujeres ; no porque ello de suyo sea malo, sino porque tiene la ocasión en la manos, de escribir billetes, y responder a los que hombres livianos les envian. Muchas hay que saben este ejercicio, y usan bien dél ; mas usan otras dél tan mal que no sería de parecer que lo aprendiesen todas⁶.»

Par ailleurs, l'accès des jeunes filles qui savaient lire à la littérature de fiction était vivement condamné par les moralistes et les humanistes du Siècle d'Or. Selon eux, les textes constituaient des lectures pernicieuses car elles les détournaient des modèles de comportement qu'elles devaient suivre⁷.

En Espagne comme dans le reste de l'Europe, les mentalités de l'époque conditionnaient l'existence féminine. Les modèles de comportement féminin véhiculés reflétaient l'idéologie religieuse de la société espagnole à l'âge moderne qui établissait l'infériorité de la femme et sa soumission à l'autorité masculine. Enfermées dans un rôle passif, les femmes se voyaient donc de par leur nature confinées à l'espace clos et domestique de la demeure familiale. Maintenus à l'écart du pouvoir et du savoir, considérés communément comme l'apanage des hommes, elles étaient le plus souvent réduites au silence.

Certaines nouvelles de Castillo Solórzano font état de l'assujettissement des jeunes filles et de leur claustration. L'enfermement domestique féminin est un motif littéraire que cultive l'auteur dans « La fantasma de Valencia » (*Tardes entretenidas*), *El defensor contra sí (Huerta de Valencia)* et « Novela sin título (2) » (*Aventuras del bachiller Trapaza*).

On remarquera que dans ces trois récits, l'enfermement des femmes est évoqué tour à tour par le narrateur, les personnages de la fiction et les héroïnes elles-mêmes. C'est ainsi que dans la « Novela sin título (2) », Laudamira définit les jeunes filles au moyen d'une

⁶ Voir Juan de La Cerda, « Tratado Primero. Capítulo 2. De cómo se han de criar las doncellas y de la excelencia de la virginidad », *Libro intitulado vida política de todos los estados de mujeres*, *op. cit.*, fol. 12v-13r.

⁷ Parmi eux, voir Juan Luis Vives, *Instrucción de la mujer cristiana*, *op. cit.*, p. 7, Francisco de Osuna et Gaspar Astete cités par Vigil Mariló, *La vida de las mujeres en los siglos XVI y XVII*, Madrid, Siglo XXI, 1986, p. 68.

périphrase qui en dit long sur la situation qu'elles connaissent dans la réalité. Elle s'adresse à son bien-aimé Filipo en ces termes : « *vengo a hablaros, que, en esta soledad, divirtimiento debemos buscar las que estamos en continua clausura.* »

Néanmoins, ces représentations en adéquation avec les modèles de comportement féminin en vigueur dans la société espagnole du Siècle d'Or sont loin d'être majoritaires dans les récits de Castillo Solórzano. En effet, l'auteur privilégie les héroïnes qui investissent la sphère publique d'ordinaire réservée aux hommes et occupent un rôle de premier plan, en les dotant d'un pouvoir à la fois intellectuel et politique.

Les nombreuses images qui nous sont données de l'érudite, de l'intellectuelle et de la femme de pouvoir, permettent de mettre en évidence la manière dont les femmes de la fiction échappent aux rôles auxquels elles sont confinées et parviennent à se libérer de l'enfermement social et domestique dans lequel elles sont traditionnellement maintenues.

2. Du pouvoir féminin : l'intellectuelle, l'érudite et la femme politique

La figure de l'érudite et de l'intellectuelle constituent des motifs récurrents dans la production nouvellistique de Castillo⁸.

Par le terme « érudite », nous entendons la femme docte et bien instruite qui a des lettres, de la culture, du savoir, mais aussi celle qui est tout particulièrement « versée dans les matières d'érudition et de sciences ».

C'est le cas d'Arminda dans « La injusta ley derogada » (*Fiestas del jardín*) qui reçoit une instruction scientifique et se montre experte en plusieurs langues : « *Llegado a los dieciséis años aprendió ciencia, y con ella todas las lenguas.* »

L'érudition féminine est aussi mise en avant à travers les personnages féminins des récits-cadres. Le personnage éponyme de *Los alivios de Casandra* qui maîtrise à la perfection plusieurs langues et en particulier le latin, en est un exemple éclairant.

Par ailleurs, l'auteur accorde une place primordiale à l'intellectuelle, c'est-à-dire à celle « qui a un goût prononcé (ou excessif) pour les choses de l'intelligence, de l'esprit » et « dont la vie est consacrée aux activités intellectuelles ». Parmi celles mises en scène dans les

⁸ Voir Christelle Grouzis Demory, « Représentations du savoir féminin dans l'Espagne du Siècle d'Or : l'érudite, l'intellectuelle et la femme d'esprit dans les nouvelles d'Alonso de Castillo Solórzano », *IntellectuElles : l'univers des savoirs au féminin en littérature*, Colloque international d'Ottawa (27-28 septembre 2012), à paraître dans la revue @analyses.

nouvelles, nous avons retenu la femme écrivain, la femme poète, et plus généralement l'amatrice éclairée de littérature.

La femme poète est très souvent évoquée. Dans le récit-cadre de *Los alivios de Casandra*, la fille du marquis Ludovico manie le vers et ce, dans plusieurs langues (le latin, l'italien et l'espagnol). Dans la nouvelle « La inclinación española » (*La quinta de Laura*), l'infante de Pologne « *sabía hacer excelentes versos* » et dans « El amor con amor se paga » (*Los alivios de Casandra*), Lucrecia rapporte à propos de Gerarda qu'une autre de ses qualités était de « *saber hacer lindos versos* ». Le narrateur ne manque d'ailleurs jamais de souligner dans le récit son talent inégalable de poète : « ¿ [...] en la poesía quien la excede ? Tan galantes versos hace, que es admiración de todos cuantos se precian de hacerlos⁹. »

Enfin, il convient de souligner l'évocation au sein même de la fiction de femmes poètes issues de la réalité extra-textuelle. C'est le cas précisément dans *La garduña de Sevilla* où le personnage de Monsalve fait l'éloge en ces termes de la poète andalouse Ana Caro de Mallén, contemporaine de Castillo Solórzano : « *Acompáñala dama de nuestra Sevilla, a quien se deben no menores alabanzas, pues con sus dulces y bien pensados versos suspende y deleita a quien los oye y lee*¹⁰. »

D'autres occurrences fort nombreuses d'intellectuelles jalonnent l'œuvre de Castillo. La femme réceptrice et la femme productrice de nouvelles occupent une place de premier choix.

Dans *La garduña de Sevilla*, par exemple, Rufina est présentée comme une lectrice assidue de ce type de récits brefs. C'est la raison pour laquelle elle implore Monsalve de lire l'une de ses nouvelles extraites de son recueil *Camino divertido*.

Il est intéressant de constater que de nombreuses remarques ayant trait à l'art d'écrire émanent de protagonistes femmes cultivées, initiées au genre de la nouvelle italienne et espagnole. Dans *Los alivios de Casandra* et *La quinta de Laura*, si Gerarda et Laura célèbrent le génie littéraire des novellistes espagnols contemporains, il n'en demeure pas moins qu'elles évoquent constamment le modèle italien de référence.

Aux côtés des femmes amatrices éclairées et réceptrices de nouvelles, apparaissent également dans la fiction quelques exemples de femmes auteurs. Dans *La quinta de Laura*, Artemidora rapporte de mémoire la nouvelle « *El desdén vuelto favor* » qu'elle a elle-même composée. Ce récit écrit sans la lettre i est célébré par Laura et les autres dames de

⁹ Alonso de Castillo Solórzano, *Los alivios de Casandra*, Barcelona, Jayme Romeu, fol. 99r.

¹⁰ Alonso de Castillo Solórzano, *La garduña de Sevilla y anzuelo de las bolsas*, Ruiz Morcuende, Federico (éd.), Madrid, Espasa-Calpe, Clásicos Castellanos, 42, 1942, p. 67.

compagnie. Soulignons ici la mise en abyme entre le personnage fictif d'Artemidora et les nouvellistes espagnols du XVII^e siècle qui eurent recours à la même stratégie d'écriture dans le but d'innover et de surprendre leur public.

Par le biais de ses personnages, Castillo Solórzano met en avant les capacités intellectuelles des femmes et leur talent d'écrivaines. Il semble également souligner leur rôle de premier plan dans les milieux lettrés en rendant notamment un hommage appuyé à certaines écrivaines telles que María de Zayas. Dans *La garduña de Sevilla*, par exemple, le religieux Monsalve ne loue-t-il le génie de cette poète et nouvelliste madrilène, amie intime de l'auteur en ces termes :

[...] en estos tiempos luce y campea con felices lauros el ingenio de doña María de Zayas y Sotomayor, que con justo título ha merecido de Sibila de Madrid, adquirido por sus admirables versos, por su felice ingenio y gran prudencia, habiendo sacado de la estampa un libro de diez novelas, que son diez asombros para los que escriben deste género, pues la meditada prosa, el artificio dellas y los versos que interpola, es todo tan admirable, que acobarda las más valientes plumas de nuestra España¹¹.

De cette manière, le personnage masculin fictif participe à la promotion de l'œuvre de María de Zayas à l'instar de Castillo lui-même dans les textes préliminaires de *Novelas amorosas y ejemplares* (1637). Sous la plume de Castillo, le savoir intellectuel n'est donc plus l'apanage des hommes, comme le révèle Monsalve : « [...] es atrevimiento grande escribir en estos tiempos, cuando veo que tan lucidos ingenios sacan a luz partos tan admirables quanto ingenioso y no sólo hombres que profesan saber humanidades¹². »

Dans une société où la supériorité de l'homme sur la femme ne faisait aucun doute, le discours que véhiculent les textes de Castillo Solórzano sur les capacités intellectuelles des femmes et sur leur savoir nous semble relever du « paradoxe » au sens propre du mot, c'est-à-dire « d'une opinion qui va à l'encontre de l'opinion communément admise ».

Dans le domaine de la fiction, l'accès des femmes au savoir intellectuel ne les conduit pas au vice. Et contrairement à une idée communément admise dans l'Espagne du Siècle d'Or, il ne représente ni une menace ni un danger.

¹¹ Alonso de Castillo Solórzano, *La garduña de Sevilla*, op. cit., p. 66.

¹² *Ibidem*, p. 67.

Le champ des Lettres n'est pas le seul dans lequel le paradoxe se fait jour. En effet, sous la plume de Castillo, les femmes de la fiction s'illustrent aussi bien que les hommes dans l'exercice du pouvoir.

Dans les nouvelles de l'auteur, les femmes politiques possèdent toutes les qualités requises du *Político* et du *Héroe* de Baltasar Gracián : la prudence politique, la mesure, la constance et la bravoure.

Dans « La duquesa de Mantua » (*Huerta de Valencia*), Camila en est un exemple éclairant. Figure de premier plan, la duchesse de Mantoue joue un rôle prépondérant dans la vie politique de son royaume en investissant la sphère publique. À une époque où les femmes étaient écartées du pouvoir, l'auteur fait l'éloge de cette figure féminine politique habile et aguerrie malgré son jeune âge.

Ainsi, lorsque Rosardo l'informe que le duc de Modène planifie son enlèvement, elle harangue ses troupes pour déjouer sa vile entreprise et le fait alors emprisonner avec ses complices. Elle s'en remet ensuite au duc Arnesto qui la seconde dans les affaires d'État afin de découvrir la vérité. Elle dépêche, par ailleurs, l'un de ses ambassadeurs à Modène dans le but de récupérer certaines de ses garnisons sur le territoire. Et face au refus du duc de Modène, la duchesse réunit son Conseil d'État avant de déclarer les hostilités. Elle constitue alors une armée conduite par Rosardo qu'elle nomme Général pour diriger l'expédition militaire.

Si Camila ne participe pas directement aux combats, elle joue un rôle essentiel en veillant à l'approvisionnement de ses troupes.

Dans son étude consacrée aux femmes et au pouvoir dans les nouvelles post-cervantines, Maria Zerari affirme que :

« En La duquesa de Mantua, el discurso insiste, de manera repetida, en las cualidades políticas de Camila. El texto alude a su inteligencia y a su moderación a través de una cualidad moral e intelectual que las resume todas : « la prudencia ». Y esta virtud cardinal singulariza aún más a la heroína, pues la prudencia es una cualidad que se confiere por tradición a ciertos representantes del sexo masculino, a hombres doctos o a jefes militares. Así pues, durante un conflicto, la protagonista demuestra su capacidad de gobernar, conduciéndose con suma prudencia¹³. »

¹³ Maria Zerari, « Poder y feminidad : un aspecto de lo paradójico en tres novelas postcervantinas », *Il paradosso tra letteratura e potere nella Spagna dei secoli XVI e XVII*, Napoli, 2-3 dicembre 1999, Civil, Pierre, Grilli,

La duchesse de Mantoue n'est pas une figure isolée. Castillo multiplie en effet les exemples collectifs ou individuels de vaillance, de prudence et d'initiative politique féminines.

Dans la nouvelle « El duque de Milán » (*Tiempo de regocijo y carnestolendas*), la duchesse de Savoie convoque son conseil de guerre pour s'entretenir avec ses conseillers des affaires politiques internes. Elle s'en remet à son conseil d'État pour traiter de la situation de crise dans laquelle se trouve le royaume de Milan où elle envoie une armée pour mettre un terme au pouvoir arbitraire et tyrannique de Carlos.

Dans « La obligación cumplida » (*Jornadas alegres*), la femme de pouvoir joue aussi un rôle de premier plan pendant les guerres en assurant la défense de son royaume et en participant aux combats. C'est ainsi que Clotilda, la comtesse d'Irlande, prend les armes et conduit son armée contre l'Écosse. De même, dans « Lances de amor y fortuna » (*La quinta de Laura*), Rosimunda participe aux côtés de son frère aux affrontements contre l'armée du fils de l'Empereur.

Le mythe de la femme guerrière et de l'Amazone sont des motifs traditionnels que cultive fréquemment Castillo Solórzano dans ses nouvelles qui exploitent la figure politique féminine.

Sylvie Steinberg remarque à ce sujet que le mythe des Amazones « offre aux femmes d'action de la Renaissance et de l'âge baroque un modèle de pouvoir féminin, sinon acceptable pour le plus grand nombre, du moins chargé d'arrière-plans qui le valorisent¹⁴ ». Il nous semble ainsi que Castillo Solórzano s'inscrit dans cette lignée d'auteurs s'appuyant sur un « ensemble de représentations imaginaires qui consacrent la possibilité pour une femme d'exercer une forme de pouvoir politique¹⁵ ».

Les images laudatives que nous livrent d'elle les nouvelles contribueraient à légitimer, voire revendiquer dans l'espace de la fiction le pouvoir des femmes. Sylvie Steinberg déclare ainsi : « [...] la figure des Amazones s'impose dans le discours féministe, dans la littérature de défense des femmes du XVI^e et XVII^e siècles, comme la preuve emblématique de la

Giuseppe, Redondo, Augustin (coords.), Nápoles, L'Orientale Editrice, Collana di Letterature Comparete 3, 2001, p. 123–131.

¹⁴ Sylvie Steinberg, « Le mythe des Amazones et son utilisation politique de la Renaissance à la Fronde », Wilson-Chevalier, Kathleen, Viennot, Elianne (dirs.), *Royaume de fémynie*, Paris, Champion, 1999, p. 272.

¹⁵ *Ibidem*, p. 269.

légitimité du pouvoir exercé par des femmes. Image d'un autre monde, l'Amazone dessine aussi les contours d'un pouvoir autre, d'un pouvoir féminin¹⁶. »

Véritables modèles d'autorité et de virilité, les femmes de pouvoir sont dotées de qualités morales masculines et leurs faits sont « vertueux », au sens où l'entendait Plutarque : « On disait 'vertu', mot dérivé de *virtus*, pour nommer les qualités masculines et publiques d'énergie morale et de courage militaire, de libéralité et de maîtrise de soi [...] »¹⁷.

Représentées également sous les traits de la *mulieris fortis*, elles apparaissent comme autant de modèles de femmes héroïques qui se distinguent par leur impétuosité, leur hardiesse, leur vaillance. Il convient de relever à ce propos les nombreuses incursions des narrateurs qui soulignent la contradiction même entre les actes de ces femmes de pouvoir et leur propre nature. Citons, par exemple, ces quelques extraits tirés de la nouvelle « La cautela sin efecto » (*Noches de placer*), dans laquelle le narrateur rapporte au sujet d'Arminda, qu'elle fait preuve « de un valor mayor que de su flaco sexo » et que « [...] aunque mujer, mostró entonces mayor valor de su flaco sexo se podía esperar ». De même, dans « El duque de Milán » (*Tiempo de regocijo y carnestolendas*), la duchesse de Savoie est dotée, nous dit-on, « de un ánimo más de fuerte que de delicada y flaca mujer ».

Comme nous venons de le voir, les femmes de la fiction sortent de l'espace domestique clos qui leur est traditionnellement assigné pour investir l'espace public ouvert, associé d'ordinaire aux hommes¹⁸.

Les héroïnes de Castillo Solórzano s'illustrent ainsi tout particulièrement dans le domaine du pouvoir et des Lettres et gagnent en autonomie sous la plume de l'auteur qui leur accorde une place capitale dans l'économie des récits en tant qu'individus à part entière. Cette autonomie passe également par la parole qui leur est donnée.

3. Une nouvelle modalité de parole féminine

D'ordinaire réduites au silence, les femmes trouvent dans les nouvelles un espace d'expression et de liberté grâce à la parole qui leur confère une existence propre. L'analyse des discours féminins écrits et oralisés permet d'en attester.

¹⁶ *Ibidem*, p. 262-263.

¹⁷ Danièle Hasse-Dubosc, « Des vertueux faits des femmes », Farge, Arlette, Dauphin, Cécile (dirs.), *De la violence des femmes*, Paris, Pocket, 1999, p. 58-59.

¹⁸ Comme le souligne Fernando Copello : « *El verdadero mundo, amplio y abierto, sin fronteras es el de los hombres.* » Voir Fernando Copello, « Los estereotipos del hombre y de la mujer en una novela publicada en 1622 : El andrógino de Francisco Lugo y Dávila », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, vol. LVI, n° 1 (enero-junio 2008), p. 160.

Les jeunes filles de la fiction préfèrent généralement s'épancher dans des lettres lorsqu'elles s'adressent à leur père ou à leur frère, par crainte de leur réaction. L'aveu de la désobéissance formulé par écrit est ainsi révélateur du rapport qu'elles entretiennent avec les hommes de la famille.

Dans les lettres qui leur sont destinées, les jeunes femmes mettent un point d'honneur à confesser leur transgression en révélant un amour secret ou une union clandestine, ou encore en dévoilant les raisons qui les ont conduites à prendre la fuite avec leur bien-aimé.

L'aveu de la fugue consentie constitue précisément l'un des axes essentiels sur lequel se fondent la plupart des lettres que les femmes écrivent à leur père ou à leur frère. Soulignons à ce propos qu'il est indissociable de l'expression de la détermination féminine à ne pas se soumettre à l'autorité masculine familiale.

En outre, l'analyse de la totalité de la correspondance féminine montre que les femmes tentent de justifier leur insoumission en s'appuyant sur un discours argumenté ayant pour objectif de convaincre leur interlocuteur de la légitimité de leurs actes.

Les lettres que nous relevons au fil des nouvelles sont ainsi émaillées d'arguments religieux et sociaux soigneusement choisis par les héroïnes.

C'est le cas, par exemple, dans la « El obstinado arrepentido » (*Jornadas alegres*) où doña Blanca évoque l'amour qui l'unit à don Fadrique ainsi que la qualité sociale du jeune homme, avant de démontrer l'intérêt d'une telle union pour les deux familles rivales : « [...] *Caballero es tan notable como sabéis, el amor con que me ha servido cuatro años que secretamente nos hemos hablado, me obligó a esta resolución, considerando que por este medio su casa, y la nuestra volvería, a sus antiguas amistades.* »

On retrouve une situation analogue dans la lettre de doña Laura, tirée de la nouvelle « El bien hacer no se pierde » (*Noches de Placer*). Cette fois-ci, la jeune femme présente son mariage clandestin avec le jeune homme comme une marque de gratitude (principe chrétien) à l'égard de celui qui l'a sauvée des flammes. D'autre part, elle fait allusion à ses qualités morales qui dépassent en tout point celles de son frère auquel son père l'a promise.

Si le père est très souvent le destinataire des discours féminins, il faut remarquer qu'une autre figure d'autorité, le vice-roi, apparaît comme le confident privilégié des héroïnes. Dans ce cas, les modalités de la parole féminine changent. Les femmes se montrent plus directes et s'expriment avec moins de retenue. Leur objectif n'étant pas de convaincre mais plutôt de s'en remettre à cette figure d'autorité, elles se montrent particulièrement sincères et directes. Le discours oralisé est alors le plus souvent privilégié.

Parmi les nombreux témoignages qui illustrent ce processus, nous pouvons mentionner, par exemple, la nouvelle « La vuelta del rui señor » (*Fiestas del jardín*), dans laquelle doña Hipólita confie au vice-roi ses amours clandestines avec don Carlos et avoue les stratagèmes qu'elle a mis en œuvre pour contourner l'autorité paternelle, avant de solliciter son entremise. La jeune femme s'adresse au vice-roi en ces termes :

« Yo vengo con resolución de no volver a casa de mi padre, sin que don Carlos sea mi esposo : y así con licencia de V. Excelencia me quedaré aquí en compañía de mi señora la Virreina, en tanto que vuelve don Carlos, y mi padre se desenoja, con el favor que espero que V. Excelencia me ha de hacer [...] Yo me valgo del amparo de V. Excelencia, para que con su autoridad se efectúe este casamiento [...] Donde no, yo pienso tomar un hábito de Religiosa en el monasterio de la Zaydia¹⁹ ».

Cet extrait nous livre l'image d'une femme particulièrement déterminée à ne pas se soumettre. Soulignons à ce propos que la parole féminine est souvent liée au langage de la résistance : résistance à l'autorité familiale et masculine et, plus généralement, résistance au rôle traditionnellement assigné aux femmes au sein de la société.

Dans certaines lettres qu'elles écrivent à leurs parents, quelques héroïnes expriment avec autant d'ardeur leur intention de ne pas se plier au mariage imposé. L'emploi récurrent dans les textes du syntagme redondant « *resuelta resolución* » et de l'adjectif « *firme* » sont révélateurs de leur ténacité. Mais il faut remarquer que lorsqu'elles s'adressent à leurs parents, ces femmes s'attachent aussi à justifier leur position.

Le langage féminin de la résistance s'appuie alors de nouveau sur un discours raisonné et argumenté, non dépourvu cette fois de jugements portés sur les parents. Dans « El conde de las legumbres » (*La garduña de Sevilla*), par exemple, Margarita dit à son père :

« Siempre fue buena razón de estado en los padres el casar a sus hijas con su gusto, pues un empleo que ha de durar toda la vida no es bien que sea sin voluntad ; muchos fían en que las condiciones de los hombres se mudan con la mudanza de estado, y son pocas las que con él tienen enmienda, y así, hace mucho de su parte quien con esta obediencia cierra los ojos a aventurarse, y mucho más quien en su empleo tiene vistas premisas de cuán malo ha de

¹⁹ Alonso de Castillo Solórzano, *Fiestas del jardín*, édition fac-similée, Mancini, Guido (dir.), Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, Textos y estudios clásicos de las literaturas hispánicas, 1973, p. 190.

ser²⁰. »

Margarita remet en cause le bien-fondé de son mariage arrangé avec son cousin (Leopoldo) en révélant son union secrète avec doña Blanca, une jeune femme qu'il a abusée. Elle avance l'argument du déshonneur encouru par cette jeune femme issue d'un illustre lignage. Elle évoque aussi les devoirs de Leopoldo envers doña Blanca avant de souligner la perfidie de son cousin. Enfin, elle fait valoir la possibilité que les parents de doña Blanca interviennent pour empêcher son mariage avec Leopoldo, avant de manifester clairement sa ferme intention de ne pas l'épouser : « *Hasta aquí ha llegado el obedecerte como a padre ; de aquí adelante no permitirás que te obedezca, porque antes tomaré un hábito en el más estrecho convento desta Corte, donde acabaré mi vida, que yo sea esposa de mi primo*²¹. »

Quels que soient les destinataires de leur discours, les femmes se montrent déterminées à se conformer à leur propre volonté et à se libérer du carcan social dans lequel elles sont enfermées.

L'écriture romanesque, qui met en scène une parole féminine libre et libératrice, permet de dévoiler l'âme féminine tout en attribuant aux personnages féminins la capacité de raisonner et d'argumenter, autant de qualités habituellement dévolues aux hommes.

A l'issue de cette étude, il convient de nous interroger sur les modèles de femmes diffusés dans les fictions de Castillo Solórzano. Contrairement à l'opinion communément admise, nous avons vu que les femmes dans les récits de l'auteur sont dotées de capacités intellectuelles et mentales et des mêmes qualités morales que les hommes.

Les images déployées dans les textes de l'érudite, de l'intellectuelle et de la femme politique s'écartent ainsi du modèle idéal traditionnel de la femme passive, soumise et réduite au silence promu par l'idéologie masculine dominante et religieuse en vigueur en Espagne au XVII^e siècle.

Ces représentations féminines valorisantes peuvent apparaître comme une stratégie d'écriture de la part de l'auteur pour s'attirer les faveurs d'un public composé majoritairement de femmes issues de la haute noblesse.

Il nous semble par ailleurs qu'elles sont à relier à la mission civilisatrice dévolue aux femmes dès la Renaissance et à leur rôle éminent dans la sociabilité mondaine. Les récits de Castillo Solórzano véhiculent en effet l'image d'une société féminine intellectuellement

²⁰ Alonso de Castillo Solórzano, *La garduña de Sevilla*, op. cit., p. 178-179.

²¹ *Ibidem*, p. 179.

supérieure et policée.

Enfin, on peut se demander si ces images féminines ne rendent pas compte d'une certaine évolution dans la perception du rôle de la femme dans la vie politique, culturelle et littéraire en Espagne au Siècle d' Or. Dans le champ des lettres, la publication au XVII^e siècle de recueils de poésie, de *comedias* ou encore d'œuvres en prose écrites par des auteurs femmes²² ayant acquis une reconnaissance certaine auprès de leurs pairs masculins ne permettrait-elle pas d'en témoigner ?

Christelle GROUZIS DEMORY
(*Université Paul-Valéry, Montpellier III*)

²² Nous pensons notamment à Ana Caro Mallén de Soto, Leonor Meneses, María de Zayas et Mariana de Carvajal.

Bibliographie

Astete Gaspar, <i>Tratado del gobierno de la familia y estado de las viudas y doncellas</i> , Burgos, Juan Baptista Varesio, 1603.
Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>Tardes entretenidas</i> (1625), Campana, Patrizia (éd.), Barcelona, Montesinos, Biblioteca de clásicos y raros, 2, 1992.
Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>Jornadas alegres</i> (1626), Cotarelo y Mori, Emilio (éd.), Madrid, Librería de los Bibliófilos Españoles, Colección selecta de antiguas novelas, T.XI, 1909.
Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>Tiempo de regocijo y carnestolendas de Madrid</i> (1627), Cotarelo y Mori, Emilio (éd.), Madrid, Librería de los Bibliófilos Españoles, Colección selecta de antiguas novelas españolas, T.VII, 1907.
Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>Huerta de Valencia. Prosas y versos en las Academias della</i> (1629), Juliá y Martínez, Eduardo (éd.), Madrid, Aldus, Sociedad de bibliófilos españoles, segunda época, XV, 1944 .
Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>Noches de placer</i> (1631), Cotarelo y Mori, Emilio (éd.), Madrid, Imprenta Ibérica, Colección selecta de antiguas novelas españolas, T.V, 1906.
Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>Fiestas del jardín</i> (1634), édition fac-similée, Mancini, Guido (dir.), Hildesheim-New York, Georg Olms Verlag, Textos y estudios clásicos de las literaturas hispánicas, 1973.
Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>Aventuras del bachiller Trapaza, quinta esencia de embusteros y maestro de embelecadores</i> (1637), Joset, Jacques (éd.), Madrid, Cátedra, Letras Hispánicas, 257, 1986.
Castillo Solórzano Alonso (de), <i>Los alivios de Casandra</i> , Barcelona, Jayme Romeu, 1640.
Castillo Solórzano Alonso (de), <i>La garduña de Sevilla y anzuelo de las bolsas</i> (1642), Ruiz Morcuende, Federico (éd.), Madrid, Espasa-Calpe, Clásicos Castellanos, 42, 1942.

Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>La quinta de Laura</i> , Zaragoza, Real Hospital de Nuestra Señora de Gracia, a costa de Matías de Lizau, 1649.
Castillo Solórzano, Alonso (de), <i>Sala de recreación</i> (1649), Glenn, Richard F., Very Francis G. (éds.), Chapel Hill, Estudios de Hispanófila n° 43, 1977.
Copello Fernando, « Los estereotipos del hombre y de la mujer en una novela publicada en 1622 : El andrógino de Francisco Lugo y Dávila », <i>Nueva Revista de Filología Hispánica</i> , vol. LVI, n° 1 (enero-junio 2008), p. 155-173.
Grell Chantal et Ramière de Fortanier Arnaud, <i>L'éducation des jeunes filles nobles en Europe XVII^e – XVIII^e</i> , Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004.
Grouzis Demory Christelle, « Représentations du savoir féminin dans l'Espagne du Siècle d'Or : l'érudite, l'intellectuelle et la femme d'esprit dans les nouvelles d'Alonso de Castillo Solórzano », <i>IntellectuElles : l'univers des savoirs au féminin en littérature</i> , Colloque international d'Ottawa (27-28 septembre 2012), à paraître dans <i>@analyses</i> .
La Cerda Juan (de), « Tratado Primero. Capítulo 2. De cómo se han de criar las doncellas y de la excelencia de la virginidad », <i>Libro intitulado vida política de todos los estados de mujeres</i> , Alcalá de Henares, Juan Gracián, 1599.
Mariló Vigil, <i>La vida de las mujeres en los siglos XVI y XVII</i> , Madrid, Siglo XXI, 1986.
Perry Mary Elizabeth, <i>Ni espada rota ni mujer que trota : mujer y desorden social en la Sevilla del siglo de oro</i> , Fortuny Minguella, Margarida (trad.), Barcelona, Crítica, 1993.
Vázquez García Francisco, <i>Sexo y razón : una genealogía de la moral sexual en España</i> (Siglos XVI-XX), Torrejón de Ardoz (Madrid), Akal, 1997.
Vives Juan Luis, <i>Instrucción de la mujer cristiana</i> , Madrid, Signo, 1936.